



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 113, 1989 – 1,
Camille Claudel. Les Biographes face à la critique, p. 20-27

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15475-4.p.0028](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15475-4.p.0028)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1989. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Jean-Luc BARRÉ. *Le Seigneur-Chat Philippe Berthelot 1866-1954*. Ed. Plon, 1988, 435 pages.

Une Vie de Philippe Berthelot manquait aux claudéliens. Il était d'ailleurs, pensait-on, à peu près impossible de l'écrire, cet « homme masqué » n'ayant cessé de cultiver son mystère et, pour finir, ayant brûlé tous ses papiers ou de peu s'en faut — lettres échangées aussi bien que carnets personnels.

A force de savoir-faire et de lectures circonférentes, Jean-Luc Barré a pourtant réussi à vaincre les obstacles et nous donne aujourd'hui — sous un joli titre (emprunté à Colette) : *Le Seigneur-Chat* — la biographie que nous n'espérions guère.

Le soussigné a certes quelques raisons de regretter qu'elle n'ait point vu le jour un an plus tôt, tout comme Jean-Luc Barré de n'avoir pu tenir mieux compte de certaine biographie récente de Claudel. Par chance les deux enquêtes ne se contredisent sur aucun point essentiel : elles se superposent, se recoupent ou se complètent parfaitement.

Les claudéliens de bonne trempe comme les chercheurs impatients de côtoyer de plus près l'énigmatique Philippe Berthelot devront en particulier soumettre à deux lectures jumelles les chapitres 8 et 9 du *Seigneur-Chat* : « Le voyageur qui regarde » ; « Sous le signe de Paul Claudel », — et le chapitre V de *Paul Claudel ou l'enfer du génie* : « La forte flamme méridienne (1901-1905) ». Chacun des deux auteurs s'appuie en effet, ici et là, sur de précieux inédits que l'autre n'a pas connus. L'un s'est appliqué à déchiffrer les « carnets de mission en Extrême-Orient » rescapés de l'autodafé, dont Berthelot pensa quelque temps tirer un livre ; l'autre a de même exercé sa

patience sur les « Year-books » griffonnés par Claudel de 1896 à 1899, puis a pu se faire ouvrir les archives diplomatiques des années de Fou-tchéou et le « dossier Vetch » soustrait jusqu'alors aux regards. Jean-Luc Barré y eût découvert par exemple, non sans surprise, que Berthelot n'a pas craint, pas plus que Claudel du reste, de confier la gestion de son portefeuille de valeurs chinoises et indochinoises... au Père Robert, des Missions Etrangères ! Il eût en outre évité (p. 196) un flottement dans la relation des « ennuis » que connut Claudel à Fou-tchéou, à la suite d'une campagne de dénonciations : celles-ci ne furent point toutes, hélas ! « anonymes » ; en revanche le rapport des deux inspecteurs, morceau de choix tout comme le mémoire en défense de l'accusé, n'a rien d'accablant : on le sent dicté par une suave prudence...

Les qualités de cette biographie — mieux vaudrait peut-être dire historiographique — de Ph. Berthelot sont grandes et multiples. Le lecteur ne s'y ennuie pas un instant, sans cesse happé par les surprises et rebondissements d'une destinée en forme de roman où se mêlent les couleurs de Balzac, de Stendhal et de Proust. Exceptionnel milieu familial, imbroglios intimes, plantureuse chronique sociale et mondaine, ribote de vie littéraire et artistique, coulisses bruissantes de l'histoire politique nationale et internationale : tout s'offre à la fois ou successivement à notre gourmandise, et l'art du narrateur est de faire jouer ce kaléidoscope encombré sans que jamais la vue s'embrouille ou se fatigue.

Le style est agréable, vivant et se relève dès que se présente un portrait : ceux des Berthelot père et fils, de Clemenceau de Briand, de Leger sont d'exemplaires réussites. Une phrase à l'occasion, suffit pour fixer le trait qui fait voir. Ainsi d'un côté Clemenceau, « le vieil agitateur parlementaire au faciès de cavalier mongol » (p. 231) ; de l'autre Briand, « lyrisme débrillé (...), allure broussailleuse, anarchique, style de vieux Gavroche » (p. 282). Saluons au passage Claudel « l'enchanteur bourru » dont jamais ne se déprendra Berthelot réputé l'impassible.

Pour nous en tenir à ce qui, dans *Le Seigneur-Chat*, regarde ses relations avec le Sauvage des Vosges et du Tardenois, disons que tout ou presque paraît répondre fidèlement à une réalité combien étagée et complexe. Le risque était au moins double : étant donné les controverses passionnées dont l'un et l'autre sont encore aujourd'hui l'objet et souvent les victimes, la tentation était forte de prendre leur défense et, à raison même de leur haute stature, de tenir leurs vices et leurs faiblesses pour la rançon, bien modique en somme de leur grandeur. Je ne suis pas certain, quelques précautions que j'aie prises, d'avoir toujours évité le piège. Parfois, je le crains, J.-L. Barré s'y laisse prendre. Non qu'il verse dans l'hagiographie, mais il mérite à plein l'appellation que lui-même décerne (p. 317) à G. Suarez, auteur d'un *Briand, sa vie, son œuvre* : « biographe fervent ». La ferveur l'incline seulement un peu trop vers le panégyrique dans les chapitres 12 et 13. On préférera le juste équilibre découvert par Claudel : « Philippe... Un paradoxe à la fois scandaleux et magnifique ».

Mais ne boudons pas notre plaisir : ce relatif « engagement » de l'auteur au service de son personnage donne au livre son accent et invite chacun à choisir son camp. Le verdict, appuyé sur d'incontestables attendus, est sévère

pour Raymond Poincaré. Les témoignages à charge, sur un tout autre registre, ternissent sensiblement l'image d'Alexis Leger, l'homme et le successeur de Berthelot. Celle de Claudel en ressort à l'inverse grandie : quelle différence révélatrice dans la manière dont les deux hommes s'expriment lorsqu'ils écrivent aux puissants du jour !

A-t-on le droit de déplorer des lacunes au sein d'un ouvrage si riche et d'une telle ampleur ? — Qu'il soit permis à un claudélien entêté d'en relever trois. Il semble qu'au regard de la place si généreusement faite au dialogue Berthelot-Claudel dans les années de Chine, celle qui lui revient aux étapes suivantes de la carrière de Claudel — toutes choisies et décidées par Berthelot — est trop chichement mesurée. La si étonnante mission économique de 1915-1916 en Italie n'est qu'évoquée au détour d'une page. Les années du Danemark, du Japon souffrent d'une discrétion plus grande encore : il eût été passionnant d'examiner par exemple les raisons pour lesquelles les paysages, l'esthétique et l'âme du Japon ont si peu parlé à Berthelot et si puissamment à Claudel. Et que n'y aurait-il pas eu à dire, en entrant cette fois dans un soigneux détail, de leurs positions respectives, plus ou moins antagonistes, envers les Etats-Unis ?

Dans la même perspective on peut regretter que, face au portrait de Briand peint par Berthelot, ne soit pas campé un Briand vu par Claudel. Cela aurait donné un supplément de relief au modèle et fait mieux connaître l'esprit de ses deux observateurs et partenaires dans les années trente.

J'aimerais passer la plume à quelqu'un d'autre pour *l'espluchage* de la bibliographie jointe à l'ouvrage. Mon premier mouvement (selon l'ordre alphabétique) serait de reconnaissance à l'auteur pour avoir mentionné *Paul Claudel ou l'enfer du génie*, mais aussi de surprise car, s'il l'avait lu, il n'eût pas écrit les pages 193 et suivantes, ou du moins il les eût écrites autrement. Le vrai, c'est que J.-L. Barré a dû subir, lui aussi, les contraintes du temps : sinon, il n'aurait pas confondu, par exemple, à propos de « Philippe Berthelot », *Cahier et Bulletin (...) Claudel* ; il n'eût pas oublié les mémoires de Clemenceau, de Foch ou de Weygand, alors qu'il cite ceux de Poincaré et de Joffre. De même n'aurait-il pas omis *L'irrégulière ou mon itinéraire Chanel* d'Edmonde Charles-Roux, tandis qu'il mentionne *l'Allure Chanel* de Paul Morand. Il n'aurait pas non plus négligé l'excellente biographie consacrée par François Broche à Barrès, qui tient une si importante place dans le livre... (1).

Autre lacune, non dépourvue de sel : les œuvres de Ph. Berthelot ne sont pas si nombreuses qu'on puisse en dédaigner aucune, si mince soit-elle. Ajoutons donc à la liste dressée page 423 un ouvrage (J.-L. Barré en connaît le texte : il le cite aux pages 396-397, mais sans préciser qu'il fut luxueusement édité) : *Toast porté à Prague le 12 octobre 1927*. Prague, Orbis, 1927.

Que l'auteur pardonne à ces vétilles et qu'il accepte plutôt, à pleines brassées, de la grande famille de la Société Paul Claudel et des Amis de Brangues,

(1) On s'égayera au passage de la coquille faisant du Freiherr von Schoen un certain « Schoen Freiherr von » !

(2), compliments et remerciements chaleureux. Comment les uns et les autres ne seraient-ils pas touchés — émus aussi — devant un tel livre qui s'ouvre et se referme sur deux citations de Paul Claudel !

Gérald ANTOINE.

Paul CLAUDEL — François MAURIAC, Correspondance 1911-1954, « La vague et le rocher », édition avec introduction notes et documents par Michel Malicet et Marie-Chantal Praicheux, 251 p., Lettres modernes, Minard, 1988.

Jacques Petit désirait cette publication, cela fait déjà presque vingt ans. Le *Journal* de Claudel, qu'il faisait paraître, lui en avait révélé l'importance. La correspondance entre Claudel et Mauriac éclaire, en effet, la vie intellectuelle et spirituelle d'une époque que les deux écrivains avaient contribué à enrichir. Mauriac ne l'avait pas voulue de son vivant. Il avait le sentiment de jouer « un personnage ridicule » face à un Claudel sévère pour des œuvres auxquelles il restait attaché. Surtout, ces lettres étaient trop « intimes », elle touchaient « un sujet réservé ». Mais n'est-ce pas leur principal intérêt, lorsque cette intimité est celle de l'écrivain et le sujet, celui des rapports, particulièrement dramatiques chez Mauriac, entre l'artiste et le spirituel ?

Voilà ce que nous suggère son échange épistolaire avec Jacques Petit, publié ici en avant-texte.

Michel Malicet et Marie-Chantal Praicheux ont apporté à la réalisation de ce projet un soin remarquable et une érudition aussi discrète que nécessaire. Faute d'« incontinence épistolaire », 92 lettres en 43 ans, dont 30 seulement de Mauriac, les vides sont nombreux. De plus, les allusions sont fréquentes. Il fallait pallier les lacunes sans les combler sous peine d'étouffer le texte.

Une introduction de 19 pages, dense, brosse l'histoire des relations entre les deux hommes, campe les situations et suggère les raisons des malentendus. On a, d'un côté, la vague, un Mauriac inquiet, soucieux d'action, tourmenté, partagé même un moment entre *Dieu et Mammon*, de l'autre, le rocher, un Claudel que choque toute ambiguïté mais accommodant pour la faiblesse qui s'avoue. Il hésite devant l'action politique et finit par s'éloigner

(2) Ceux-ci reprocheront toutefois à l'auteur d'avoir, à deux reprises (pp. 402 et 413), situé Brangues dans le Bugey, alors qu'il est en Dauphiné.

« sans rien dire, en compagnie des poètes impériaux », laissant son compagnon à la « passion de l'humain ». Il reste sur sa réserve alors que Mauriac se livre à nu.

Les notes rétablissent l'équilibre. Elles font plus qu'éclairer un texte lacunaire. Riches sans pesanteurs ni longueurs, elles offrent au lecteur curieux, par un jeu de renvois multiples, la possibilité d'établir sur tous les points un dossier complet.

Elles accentuent aussi avec bonheur les nuances que l'introduction apportait au portrait des deux hommes. Claudel peut être aux yeux de Mauriac un « Cervin », il n'en a pas pour autant l'immobilité et l'impassibilité du rocher. C'est peut-être en politique que son attitude est la plus constante. Il ne suit pas ses amis dans leur évolution, dans leurs prises de position face à l'événement. Il craint l'absence de projet constructif et les risques de compromission, se méfie d'une action menée par des intellectuels. Or, quatre ans plus tôt, il éprouvait des réticences analogues à l'égard d'un engagement avec les « Croix de feu », hésitait à compromettre le catholicisme et « à prendre figure de chef d'une armée composite ». Sa piété, par contre, n'est pas exempte d'hésitations. Nous le voyons balancer entre mysticisme et rigueur en matière d'oraison¹. Plus généralement, son élan peut être suivi de reflux, comme celui de la vague. Son comportement à l'égard de la N.R.F. est éloquent. Sa condamnation est vigoureuse, sa revendication considérable, et il est le premier semble-t-il, à céder sans avoir rien obtenu. Ce que l'habitude peut avoir d'hiératique est volontiers démenti par un tempérament bouillant et prompt aux changements. Et lorsqu'il se montre le plus ferme, un vrai roc, comme dans son dédain de l'Académie et du Nobel, cela ne va pas, les lettres aux proches en témoignent, sans quelque froissement intérieur.

Mauriac, lui, a bien l'impétuosité de la vague. Il est ardent, intransigeant. De même qu'il lui fut malaisé de choisir entre Dieu et Mammon, il veut une revue, *Vigile*, qui soit littéraire et dotée d'un directeur de conscience, fermée aux non catholiques, mais destinée à les convertir. Vite las, il en charge les épaules de Du Bos, quitte à se scandaliser que Claudel en reproche l'échec à ce dernier. A qui d'autre eût-il pu s'en prendre ?

C'est, pourtant, l'exception. Ailleurs, quelle ténacité ! Il soupçonne vite que la politique politicienne va transformer la candidature de Claudel à l'Académie en une aventure burlesque, mais il insiste et n'oublie pas. L'après-guerre lui permettra d'en faire ouvrir les portes pour une entrée aussi triomphale que l'avait été l'exclusion.

D'ailleurs partiellement son recul à propos de *Vigile* n'avait rien d'une reculade. Le désir d'apostolat motivait la création de la revue. Il motivera son évolution politique. Mauriac prendra parti contre Franco pour que les catholiques basques ne se sentent pas abandonnés. Il suivra l'évolution des jeunes pour ne pas les laisser seuls et pensera comme eux pour leur servir de maître.

(1) Lettre 54, p. 87.

(2) Lettre 19, note 4, p. 35.

Claudiel, à propos des « Croix de feu », lui avait suggéré l'argument, à son corps défendant, bien sûr.

Mais quelques désaccords ponctuels pouvaient-ils faire obstacle à la réalisation de l'intimité, ou de la complicité spirituelle que chacun ressentait ?

Les auteurs de l'édition ont fait suivre la correspondance d'un épais dossier de 97 pages. Il nous montre combien la compréhension est difficile entre un mondain aux succès brillants qui aime séduire et sait convaincre et un homme un peu bourru, plus disposé à lancer ses idées comme des bouteilles à la mer qu'à enthousiasmer les foules, surtout lorsque leurs sensibilités sont opposées.

Sans doute la dévotion de Mauriac et son obstination à rechercher une qualité de contact presque impossible y ont-elles contribué. Il trouve, pour parler au poète des *Odes*, des accents liturgiques : « Savez-vous ce que vous êtes pour nous ? Notre exemple, mais aussi notre orgueil³ ». Il se présentera longtemps, presque toujours, devant lui comme « une pauvre âme qui sait ce qu'elle (lui) doit⁴ ». Par un jeu de reflets que souligne l'introduction, il appelle ainsi un ton protecteur. Mais il n'est pas prêt à l'accepter. Claudiel doit être pour la génération actuelle ce qu'il a été pour lui-même. Il doit être l'épée dont il se servira. *Vigile* sera sa revue, mais il ne fera qu'y écrire quelques articles. Mauriac le met à la tête d'une armée, mais qui la conduira ? L'avantage social du romancier, académicien bien avant le poète, prix Nobel et homme politique influent à qui l'autre s'adresse pour ses protégés, est évident. On devine la gêne de Claudiel sur l'estrade où Jammes l'ignore et ne connaît que son cher Mauriac. Il avait déclenché le soutien, mais n'était plus qu'un faire-valoir.

Ajoutons à cela deux personnalités trop puissantes pour réaliser une osmose. Pour Mauriac, Claudiel est d'abord l'auteur de « Rimbaud », de « Verlaine », de *Partage de midi* où par une lecture un peu janséniste, il voit le drame de l'élite brusquement abandonné par la Grâce et livré aux bêtes. Il doit donc partager son besoin de compassion, son culte de la faiblesse. Pour être aimable, le Christ doit ressembler à tous les hommes. Claudiel, au contraire, a besoin d'admirer. Le visage du serviteur souffrant d'Isaïe doit demeurer noble et beau. Bien pis, il juge le romancier en dramaturge. Qu'il ose être totalement chrétien, il rendra mieux le drame humain et la communion des âmes ! Mais c'est justement ce à quoi prétend Mauriac. Il sait bien que, s'il suivait les conseils de l'homme de théâtre, il serait un narrateur bien-pensant. Claudiel l'approuverait peut-être, mais se garderait de le lire. Il préférerait, comme lorsqu'il annotait ses agendas de Chine, des livres « mauvais » ou « pernicieux », ceux de Maupassant, France, Louys.

Michel Malicet et Marie-Chantal Praicheux se sont bien gardé, cependant, d'imposer ainsi leur vérité au lecteur. Ils ont préféré suggérer, éclairer discrètement laissant avec élégance à chacun le plaisir de comprendre et d'interpréter par soi-même. Ils se sont appliqués aussi, et on leur en saura gré, à proposer des documents devenus introuvables comme ceux qui concernent *Vigile* ou la revue de presse qui suivit l'échec de Claudiel à l'Académie.

Jacques HOURIEZ.

(3) Lettre 17, p. 29.

(4) Lettre 85, p. 120 : 9-10 août 1945 ! Mauriac avait alors 60 ans.

Le visiteur qui sort de la cathédrale de Chartres après y avoir passé deux ou trois heures est comme ivre : tant de beautés, de formes et de couleurs, tant de jeux d'ombres et de lumières, en si peu de temps, c'est plus que, même recueilli, il n'en pouvait assimiler. Il a tout vu et n'a rien vu ; il a parcouru le vaisseau, plongé dans la crypte, gravi les tours : il n'a fait, en réalité, qu'effleurer la surface d'un mystère où il aimerait pénétrer plus profondément. Mais seul, il sait qu'il n'y arrivera pas. Un guide est nécessaire. Ce guide existe, il a nom André Trintignac.

Entendons-nous bien : son livre n'est pas un « beau livre », comme on en a publié sur tous les grands monuments du monde, luxueux volumes grand format, avec peu de texte et beaucoup de photographies. *Ce guide de la cathédrale* (comme il se désigne, modestement) est illustré aussi, en noir et en couleurs ; mais outre un glossaire de termes techniques, une brève bibliographie et des conseils pratiques pour faciliter la visite, son avantage est surtout d'assortir le texte de plans précis et précieux : à l'aide de l'un et de l'autre, on peut identifier ainsi toutes les sculptures de Chartres notamment celles des trois porches monumentaux, de trois portes chacun ; toutes les figures aussi des vitraux ; soit des centaines de personnages qui vont du Christ et de la Vierge « en majesté » au cordonnier travaillant son cuir, en passant par les prophètes, les apôtres, les saints, les rois de France et les génies de l'intelligence : Pythagore, Euclide Aristote.

Une cathédrale, c'est un univers. plus on y fait de découverte, et plus on se pose de questions : André Trintignac répond à toutes. Il situe la cathédrale dans l'histoire de l'Architecture, mais aussi dans celle de la ville, de la France, de la chrétienté. Il décrypte les symboles, admirables paragraphes sur la rose, le carré et le cercle la signification des nombres sacrés, les signes du zodiaque).

Comme beaucoup de grands esprits, gens d'église ou laïcs, artistes et écrivains, croyants ou non, ont rendu témoignage au chef-d'œuvre, l'auteur ne cesse de mêler aux textes de la Bible, de l'Évangile ou des Pères qu'il accueille pour donner tout son sens de foi à tel ou tel détail, des fragments de Villon, Joinville, Rodin, Proust, Schwob, Péguy, Claudel, Maritain ; sans oublier les spécialistes Emile Mâle dont les travaux font toujours autorité, ou cet étonnant architecte australien, John James, qui passa des années à étudier Chartres. André Trintignac a même pensé qu'un lecteur d'aujourd'hui aurait des curiosités techniques : il le renseigne donc sur la provenance des pierres, sur la façon de les tailler et de les ajuster, sur les engins de levage utilisés pour la construction ; il dit comment on fabriquait les vitraux, quelle méthode employer pour laver les dalles, pour décaper la pierre ternie par les intempéries des siècles.

Restait, pour présenter cette mine de détails, à y mettre de l'ordre. J'ai d'abord cru que l'auteur n'y était pas tout à fait parvenu, et j'étais prêt à le lui pardonner, vu la richesse foisonnante de ses pages. Et puis, au fil de celles-ci, le plan m'est apparu et, réflexion faite, il est excellent. Pour conduire son

lecteur d'un porche à l'autre et de la crypte aux tours, le guide déambule avec lui tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur de l'édifice ; et il profite de ces promenades, qui sont comme des repos entre deux moments de contemplation intense, pour jeter un regard sur l'environnement proche ou lointain, sur la place occupée par le monument dans le temps et dans l'espace. C'est extrêmement habile.

On a souvent comparé l'architecture et la musique. (A propos : Trintignac n'omet pas de parler des orgues et de la maîtrise de Chartres). Je dirais pour conclure qu'une cathédrale est comme une partition. Pour qui ne connaît pas le solfège elle serait lettre morte sans un interprète, qui l'a d'abord longuement déchiffrée, analysée, puis qui la recompose et lui donne vie pour le public. C'est dire qu'il ne doit pas être seulement un érudit mais, comme le pianiste ou le chef d'orchestre, un artiste doublé ici d'un homme de foi. Remercions André Trintignac d'avoir été merveilleusement, l'un et l'autre.

Albert LORANQUIN.

Librairie Minard

Bibliothèque de
littérature et d'histoire, 18

M. MALICET
M.-C. PRAICHEUX

La vague et le rocher

Paul CLAUDEL François MAURIAC
correspondance 1911-1954

Relisant en 1969 sa correspondance avec Claudel, Mauriac avait refusé à Jacques Petit l'autorisation de la publier avant sa mort, la jugeant trop intime : elle touche, disait-il, au « domaine réservé » — celui de la vie religieuse la plus personnelle, celui des relations entre « moi et mon Créateur ». C'est que cette relecture avait brusquement rendu sensible à Mauriac l'abîme qui sépare le chrétien scrupuleux de 1930 du chrétien contemporain après le bouleversement des valeurs qui suit la guerre, 1968, Vatican II... Ses « souillures » ne sont plus que des fautes, sa « conversion » n'est plus qu'une crise comme tous les croyants en ont connu. L'enflure des mots risque ainsi, en pleine période de déchristianisation, de « donner des armes à l'adversaire ».

Mais ce n'est là qu'un des aspects de cette correspondance. L'élection manquée de Claudel à l'Académie en 1935, la controverse sur l'aspect physique du Christ, l'opposition sur le rôle social du chrétien, les froissements lors du Nobel de Mauriac mais aussi les marques d'une vieille amitié : c'est l'histoire d'une époque vue par deux illustres témoins, l'un toujours incertain et passionné, l'autre inébranlable dans sa foi et ses convictions — la vague inquiète devant le rocher. MALICET, Michel et Marie-Chantal PRAICHEUX. *La Vague et le rocher : Paul Claudel-François Mauriac, correspondance 1911-1954*. Paris, Lettres Modernes, 1988. « Bibliothèque de littérature et d'histoire », 18. Un volume broché, rogné 21,5 cm.

XXIV + 254 p., dont 1 ill. 220 F

ISSBN 2-256-90854-2

73 r. du Cardinal Lemoine 75005 Paris